

URBI ET ORBI

Du même auteur

Passes noires, Les Allusifs, 2005 ; Folio 2007

Malacarne, Les Allusifs, 2007

Conte du bidonville Les Allusifs, 2009

Sur l'auteur

Giosuè Calaciura, né à Palerme en 1960, vit et travaille aujourd'hui à Rome. Journaliste, il collabore avec de nombreux quotidiens et revues ainsi qu'avec la RAI, en particulier pour le programme Fahrenheit de RAI Radio 3. Il écrit également pour le théâtre et la radio. Ses premiers textes, des nouvelles, ont été publiés dans diverses revues et anthologies telles que *Luna nuova* (Argo, 1997) présenté par Goffredo Fofi et *Disertori* (Einaudi, 2000). Son premier roman, *Malacarne*, a été publié en français par Les Allusifs en 2007. *Passes noires*, également publié aux Allusifs en 2005, a été en 2002 finaliste à l'un des prix littéraires italiens les plus prestigieux, le Campiello. En 2009, toujours aux Allusifs, a paru *Conte du bidonville : la fille perdue*. Giosuè Calaciura a récemment publié aux éditions Sellerio *Bambini e altri animali* (2013), *Storie dalla città eterna* (2015), *Storie di Natale* (2016) et *Borgo vecchio* (2017). Ont également paru il y a peu *Pantelleria : L'ultima isola* (Laterza, 2016) et *La penitenza* (Mincione Edizioni, 2016).

Giosuè Calaciura

URBI ET ORBI

Roman

Traduit de l'italien par
Lise Chapuis

Préface de Jérôme Ferrari

NOTAB/LIA



Urbi et Orbi

© 2006 Baldini Castoldi Dalai editore – Milano

© 2013 Baldini & Castoldi – Milano

ISBN: 978-2-88250-486-9

COMPOSITION ET MISE EN PAGES
NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR XXX
PAR XXX À XXX
EN XXX 201X

N° d'impression : XXX
Dépôt légal : XXX
Imprimé en France

C'est en 2008 que mon ami Jean-Baptiste Predali m'a conseillé de lire Giosuè Calaciura dont je n'avais alors jamais entendu parler. Pour s'assurer que je suivrais son conseil sans tarder, il m'a candidement prêté son exemplaire de *Malacarne* ; je ne le lui ai jamais rendu, à ma grande honte. Les livres prêtés reviennent rarement entre les mains de leur propriétaire, c'est un fait bien connu des lecteurs, mais cela n'excuse en rien mon larcin. Comme circonstance atténuante, je peux seulement faire valoir que *Malacarne* a été et demeure un livre très important pour moi. Cette importance ne se réduit pas au plaisir que j'ai pris à le lire : l'affirmation que quelqu'un a aimé ou détesté un roman, à quoi tend à se résumer de plus en plus l'exercice de la critique littéraire, ne me semble ni très pertinente ni d'un grand intérêt. Si un texte n'était pas davantage que l'ensemble des sentiments qu'il suscite, s'il était totalement dépourvu de qualités objectives, il serait bien inutile et vain d'en parler.

Dans *Malacarne*, un tueur de la Mafia s'adresse à un juge muet dont on ne sait pas s'il siège dans un tribunal italien ou dans un département des Enfers, et il évoque devant lui toute l'histoire de *Cosa Nostra*. Grâce aux confessions des repentis, cette histoire est connue. Mais c'est seulement dans un roman qu'elle peut être contée de cette manière et dans cette langue. Car la langue de Giosuè Calaciura est unique, objectivement unique : c'est une langue très belle, dense, poétique, baroque, traversée de constantes inventions métaphoriques ; on ne l'oublie pas, pour peu qu'on l'ait entendue une fois, comme le lecteur d'*Urbi et Orbi* est sur le point d'en faire l'expérience, et on la reconnaît immédiatement dès qu'elle s'élève à nouveau. Voilà ce qui est important, voilà ce que permettent parfois les romans : l'émergence d'une langue, c'est-à-dire d'un monde, dont il était impossible d'envisager l'existence.

Les narrateurs d'*Urbi et Orbi* sont des prêtres qui ont perdu la foi et s'abandonnent sans remords aux délices de l'incroyance, du cynisme et de la corruption. Ils règnent impudemment sur le Vatican, dans l'ombre de leur anonymat collectif, profitant de la sénilité d'un pape qui n'en finit pas d'agoniser et dans lequel il est inévitable, quoique non nécessaire, de reconnaître Jean-Paul II. Comme lui, le pape de Calaciura est slave ; comme lui, il fut précédé par un pape au règne éphémère ; comme lui, il fut jadis une force de la nature qui parcourut le monde sans trêve ; et, comme lui, désormais tremblant et

bavant, il déverse sur la foule de la place Saint-Pierre les paroles d'une prière incompréhensible. Mais, je l'ai dit, cette identification est superflue, voire néfaste, car si Giosuè Calaciura n'est certes pas indifférent à la vérité, le réalisme ne lui importe pas : des nains se glissent entre les pages des Évangiles, des lignes apocryphes sont ajoutées au Sermon sur la montagne, un Éden frauduleux est minutieusement reconstitué sur une île perdue, et sur les mains déformées du pape apparaissent des stigmates importuns qui ne suffisent pas à rendre la foi au groupe des narrateurs endurcis dans le péché. Dans ce corps souffrant devenu un objet de dérision se rencontrent les signes de la déchéance et de la grâce, la douleur et l'extase, des relents de pourriture et d'encens, et c'est ainsi que son agonie acquiert une dimension cosmique. Il ne s'agit donc nullement, on l'aura compris, de livrer une version romancée des dernières années d'un pape célèbre. Giosuè Calaciura traite une expérience humaine comme s'il s'agissait d'un mythe et, par la puissance de la langue qu'il emploie, cette expérience devient effectivement un mythe. La vérité des mythes et des métaphores n'a rien à voir avec l'exactitude ou le réalisme. C'est pourquoi, comme l'explique Paul Ricœur dans *La Métaphore vive*, les conteurs catalans devaient commencer leur récit par la formule rituelle *Això era i no era* – Ceci était et n'était pas. C'est dans la tension irréconciliable de cette contradiction apparente qu'apparaît le genre de vérité qu'on trouve dans les mondes possibles des

romans. Ainsi, le pape d'*Urbi et Orbi* est et n'est pas Jean-Paul II, et le monde sur lequel il répand sa vieillesse contagieuse est et n'est pas le nôtre.

Je suis très heureux que, onze ans après sa parution en Italie, les lecteurs français aient l'occasion de découvrir *Urbi et Orbi* et la langue incomparable de son auteur. Quant à ceux qui auront acquis légitimement leur exemplaire, je ne saurais trop leur conseiller de ne pas le prêter inconsidérément.

Jérôme Ferrari

On nous ordonna prêtres et nous fûmes perdus. Le chiendent du doute avait pris racine, et pourtant nous l'avions, comme des jardiniers, coupé à chaque repousse, espérant ainsi fortifier la plante qui germait. Nous l'avions compris en traversant, pour traiter les affaires du séminaire, les sacristies des christs pantocrators bénissant qui, par incurie, perdaient des tesselles d'or de mosaïque. Nous les trouvions sous nos pieds. Nous pensâmes, Dieu nous met à l'épreuve. Nous les ramassions en cachette et, lors de nos après-midi de sortie, les remettions aux receleurs du sacré. Ils nous gratifiaient en échange de petite monnaie misérable, ce qu'il nous fallait pour les cigarettes de notre vice. Au retour, nous nous sentions coupables. Pas pour ces trafics de rien du tout mais pour l'appel des femmes qui retentissait en nous au point de nous rendre indigeste l'idée même du dîner au réfectoire. Nous nous attardions devant les vitrines du soir, sur le cours, pour regarder les employées coquettes,

nous contemplions leur poitrine et le dessin de leurs formes sous les tenues de travail. Nous remercions le Seigneur pour l'abondance et le bon goût, pour la richesse de la variété, car chacune d'elles brillait d'une lumière propre. Elles nous paraissaient très belles, et leurs corps vraiment trop accessibles, mélangés qu'ils étaient avec les marchandises, tellement à l'image et à la ressemblance des poupées blondes du rayon jouets qu'elles empaquetaient dans un excès de petits rubans bouclés comme si c'étaient elles qu'elles habillaient. Par jeu, nous suivions les fourrures des dames tristes qui cherchaient une dernière excuse pour ne pas rentrer chez elles. Nous devinions leur tourment qui était aussi le nôtre, l'inutilité de leurs allées et venues d'un magasin à l'autre, la rancœur de leurs gestes exaspérés et désagréables envers les employés, l'autorité capricieuse de leur pas, leur façon de tourner autour du mystère du renoncement. Nous osions seulement nous avouer la pitié que nous éprouvions pour la solitude de ces femmes, leur besoin de réconfort, le devoir de notre office comme il est dicté dans l'Évangile. Mais nous taisions encore notre vague à l'âme. Nous les perdions sous un porche d'immeuble. C'était le signal du retour au séminaire. Nous renoncions au dîner et allumions nos cigarettes après les prières des vêpres, saturant de fumée l'espace entre les lits. Afin de ne pas nous faire prendre, nous avons mis en place des systèmes de ventilation et de tourbillons, des courants d'air entre les fenêtres ouvertes sur l'hiver qui, par rafales

soudaines, emportaient au loin notre pollution en même temps que les papiers de nos études, les preuves de saint Augustin, les sommes théologiques et les vies des saints. Nous nous endormions dans des rêves charnels parce que, en rêvant, nous passions nous aussi ce porche, nous montions l'escalier, nous caressions les fourrures des dames, nous fermions la porte et, en nous consolant, nous offensions Dieu qui nous volait notre jeunesse. Quand au matin nous sortions pour la première messe, nous retrouvions dans la cour nos papiers perdus qui flottaient sur la pourriture des flaques. Alors notre compte avec le Seigneur s'alourdissait encore et notre foi se faisait plus fragile, en raison de l'impénétrable mystère de la méchanceté naturelle. Ce n'étaient pas des enfants chinois, comme disaient les plus désinvoltés parmi nous, déjà éloignés de la grâce de Dieu, mais les mongoliens patients du mercredi transportés en bus jusque dans le jardin de l'église, que l'on faisait prudemment descendre un à un pour éviter qu'ils s'excitent avec les gamins du catéchisme à travers les grimaces de l'incommunicabilité. Il était déjà arrivé qu'ils se retrouvent face à face, séparés seulement par les grilles des jardins de l'église, et après les premiers ricanements et les blagues de zoo, ils étaient restés à se regarder sans un mot comme se reflétant dans un miroir, d'un côté dans l'impénétrable injustice de Dieu, de l'autre dans celle des favoris qui fixent les hiérarchies du jeu dans d'interminables bagarres, avec l'innocence de petits chiens. Jusqu'au moment

où ils se lassaient d'être front contre front et reprenaient leurs activités de l'heure de plein air, ceux qui étaient libres occupés à courir après le ballon comme des vols d'oiseaux, les mongoliens à faire des grimaces aux nuages et à se perdre dans les labyrinthes de leur cache-cache intérieur.

Au crépuscule nous aussi, désormais en odeur de sacerdoce, nous étions invités à les regrouper en lents troupeaux dociles pour les pousser délicatement vers les autobus du retour. Nous les regardions s'éloigner, et ils ne se retournaient même pas. Nous les imaginions chacun sur son siège, immobiles comme nous les avions installés par prudence, avec les mains sur les accoudoirs parce qu'ils craignaient que la force centrifuge des virages ne les arrache à leurs sièges pour les jeter dans le désordre de la physique contradictoire du monde. Nous les voyions, assis comme il faut, réfléchir sur la façon de poser encore une fois la question au bon Dieu. Et peut-être même avaient-ils trouvé une réponse. Nous, non.

Il n'était pas possible de revenir en arrière. Nous le comprîmes en frémissant, une joue sur le dallage de la basilique, étendus et prostrés comme les assassinés, le jour liturgique de notre ordination. Et tandis que l'évêque célébrait notre entrée dans l'entreprise, il nous vint je ne sais d'où une envie de rire instinctive, obscène, de pitié pour nous-mêmes et pour nos camarades. En silence nous pleurions des larmes de rigolade pour l'inconfort de notre posture, pour la honte comique de nos chaussures

luisantes du cirage noir qui cachait leurs pointes éraflées les soirs où nous nous étions entraînés, en déplaçant les lits de nos chambres, pour trouver la façon de nous allonger à même le sol sans avoir l'air indigne. Nous nous faisions des grimaces, tordant la bouche en cachette, nous louchions par jeu, attendant que l'autre à côté réponde avec une idiotie du même genre. Et nous trouvâmes interminable et grotesque la litanie des saints et des anges qui étaient censés intercéder pour nous. Jamais ils ne le feraient, car nous étions déjà perdus. Après que l'évêque nous eut imposé les mains dans un silence embarrassé qui devait avoir l'air sacré, après qu'on nous eut remis les instruments de l'Évangile pour sauver les sceptiques et racheter les pécheurs, nous nous avisâmes qu'il ne restait de notre foi que des fragments inconciliables. Nos parents nous serrèrent dans leurs bras pour fêter l'événement. Nos pères mêmes nous embrassèrent, alors qu'ils avaient espéré pour nous un autre destin. Nous les congédiâmes tous avec l'excuse que notre nouvel office demandait un moment de réflexion et de recueillement. Nous nous réunîmes dans la sacristie. Nous fermâmes la porte à clef et sans même nous avouer la vérité de notre blasphème, nous allumâmes les dernières cigarettes de nos trafics du séminaire. Nous fumâmes en silence dans la certitude d'une nouvelle vocation. Et par provocation, nous éteignîmes nos mégots dans les troncs des aumônes.

Ils nous avaient détournés vers le cœur du pouvoir apostolique, car ils avaient deviné, inconsciemment, que nous n'étions pas doués pour la rédemption sur le terrain. Jamais nous n'aurions pu trouver la foi et la force pour suivre les sentiers de nos déserts, les montées et descentes de la configuration volcanique de notre diocèse si imperméable à Dieu qu'il y aurait fallu des épaules plus larges et moins de scepticisme. Nous étions plus portés sur des affaires temporelles exemptes de toute transcendance. On nous mit dans un train et pour la première fois nous mesurâmes la distance entre l'enfer et le paradis.

Aux débuts de notre carrière dans l'entreprise, il était déjà très vieux. Les maux de la vieillesse l'avaient contraint à une vie d'ermite dans ses appartements. C'est seulement le dimanche que, depuis la fenêtre de son bureau, il se donnait à la Place à l'heure de l'Angélus pour une bénédiction semblable à un gargarisme, vu que personne ne

comprenait le sens de l'absolution dans la difficulté de sa langue impotente. Et quand il avait épuisé tous les sons dont il était capable, il s'appropriait le temps de chacun bien au-delà de ce qu'autorise la liturgie en signant la Place *urbi et orbi* d'une manœuvre aussi longue qu'une orbite cosmique. Puis on le voyait reculer et se dissoudre comme la Madone des apparitions dans les grottes quand elle se retire, on voyait le balcon se fermer et on le perdait pour une semaine entière. À cause de la lenteur de son Verbe, c'est seulement le dimanche suivant, quand nous attendions sous la fenêtre de le voir paraître à nouveau, que montait soudain en nous la certitude intime de l'absolution de la semaine précédente.

On nous racontait les miracles de sa maturité pontificale, lorsqu'il portait encore le poids de Dieu sur le bout de ses doigts, et nous percevions sa présence dans le palais apostolique à travers l'intermittence de signaux sonores indéchiffrables et ambigus comme les preuves de l'existence divine. Pour nous sentir moins étrangers dans cette antichambre du paradis, nous reprenions les petites parties de poker nocturne avec mises d'aumônes que nous avions interrompues au moment de l'adieu au séminaire. C'étaient elles qui désignaient le vainqueur comme le plus proche de la grâce de Dieu. Et, entre deux donnes de cartes, nous étions dérangés par un ver au travail qui dévorait l'intérieur des murs, traversait les dallages en nous chatouillant les pieds, faisait trembler l'eau des anxiolytiques dans les verres

posés sur les tables de nuit et tressaillir notre sommeil. C'était le bruit du malaise qui rongait le pape dans son demi-sommeil. Nous allions apprendre à le partager, car il était impossible de le faire taire. Il ne cesserait qu'avec sa mort.

Des pas de vieillard s'entrelaçaient dans les couloirs, se croisaient dans les salons des consistoires, se multipliaient dans les salles d'audience à travers un désordre sonore d'étages et d'aires de bâtiment qui ne nous permettait pas de remonter par l'imagination jusqu'à la géographie nocturne du Vatican. Nous faisons silence pour deviner son itinéraire, nous ouvrons la porte brusquement, espérant surprendre le saint dans ses promenades somnambules. Mais ce n'étaient point ses pas que nous entendions. C'étaient ceux, d'une vieillesse identique, du camerlingue Lazzaro Alicante qui allait contrôler si le pape était encore vivant. Après toute une nuit de veille et de guet pour découvrir des bruits inédits et des sons très anciens de papes de la Renaissance qui résonnaient encore, prisonniers, soudain nous parvenait un écho de silence. C'était le saint, il traversait l'édifice dans ses pèlerinages internes. La porte de nos cellules s'ouvrait et le nonce apostolique nous informait, le pape passe, nous intimant un ordre que nous ne parvenions pas à déchiffrer. Les processions de religieuses de clôture se figeaient dans un instantané de couloir, les bureaux du presbytère s'arrêtaient, tampons administratifs en suspens, le souffle des gardes suisses, immobiles depuis longtemps déjà,

se bloquait, les mouvements à peine ébauchés de la Création se paralysaient aux voûtes des chapelles, les dépositions du Christ s'interrompaient et la larme de Marie se congelait sous les yeux du public dans les salles des musées. La Cène s'immobilisait, surprenant Judas les mains dans l'assiette de Jésus, les curés venus de leurs provinces porter des offrandes végétales de leur potager pour le régime du pape retenaient leur souffle, les chefs des cuisines pontificales faisaient une pause et, dans ce sortilège, la flamme des fourneaux refroidissait pour empêcher le potage papal d'épaissir, car Sa Sainteté ne savait plus mâcher par peur de se mordre la langue. Nous aussi nous nous immobilisions dans la ségrégation de nos cellules, le doigt figé sur la ligne que nous lisions comme si un ange passait, jusqu'au moment où même le dernier bruit s'effaçait. Alors seulement arrivait le son électrique de son fauteuil roulant dans l'illusion qu'il décidait lui-même des trajets. En réalité, c'est Dieu qui décidait, et en seconde instance le secrétaire particulier qui, par des manœuvres télécommandées, imposait les couloirs et les virages de la promenade papale. C'est dans cette suspension de toute chose que nous commençâmes à transgresser la règle et lorsque le nonce indiqua le pape passe, nous sortîmes dans le couloir parce que nous voulions le voir.

Et il arriva. Assis sur le ronflement de son tacot, traversant l'arrêt sur image du Vatican cristallisé. Nous vîmes passer un pape tellement vieux qu'il ne semblait vivant que grâce aux astuces digitales

de son secrétaire particulier. Derrière le pape, il contrôlait la vitesse du fauteuil roulant, il évitait que celui-ci ne renverse les prêtres congelés par son passage, qu'il ne dégringole le long des escaliers de marbre et n'aille heurter les obstacles baroques décorant les montants des portes. Mais il nous sembla que, par la magie de son électronique, il communiquait au pape les mouvements naturels d'un homme décrépît, car l'espace d'un instant, en nous frôlant, le pontife, le dos voûté sous le fardeau de la vieillesse, la main lente essuyant avec un mouchoir un filet de bave au coin de la bouche, nous jeta un regard oblique, d'un œil seulement, tandis que l'autre se perdait dans la fuite des corridors. Nous le regardâmes s'éloigner puis disparaître, nous entendîmes encore le ronflement de sa petite machine et les à-coups de la télécommande. Le bruit du pape téléguidé cessa et le Vatican se remit à respirer et à bouger sans autres commentaires.

Ce n'était pas ce pape-là qui nous avait conquis en nous déroband à nos plages de province lorsque nous interrogions la mer de janvier sur notre destin et sur cette mélancolie en manque de futur, lorsque nous perdions le temps de notre adolescence sur les places vides du dimanche. L'unique réverbère public était réglé sur les offices religieux. Il s'allumait au moment de la messe et s'éteignait en même temps que les lumières de la sacristie. Ce n'était pas celui-là, le pape trônant sur la photo placée sous la croix, qui prenait part aux actions de grâce dans le réfectoire du séminaire. Il nous souhaitait

un bon après-midi de sa voix enregistrée sur le ruban qu'on mettait en route au moment du désert pour que la reprise des études nous paraisse plus douce. Nous remplissions nos après-midi des récits paroissiaux de l'époque où, de mèche avec le Saint-Esprit, il affronta des Afriques entières à rédimer avec la simplicité douloureuse de la Croix et l'offrande incontestable du Salut. Nous avions rempli les murs de nos chambrées de coupures de journaux où l'on voyait ses mains slaves imposées sur la tête d'enfants couleur du charbon de Noël, les sourires édentés par carence en calcium dans les missions en fête, les malades de pauvreté qui cherchaient une consolation sur son épaule. S'il y avait pour eux une espérance, il devait aussi y en avoir une pour nous qui avons vécu notre savane sans péché et en crédit de pureté dans les pays vidés de l'illusion de nouveaux miracles. Nous lisions sur les quatrièmes de couverture du catéchisme les extraits de l'encyclique et les résumés de ses discours improvisés pour convertir les déserts, quand il promettait que dans le royaume de Dieu cesserait pour toujours l'enfer de cette tempête de sable, toute soif sera assouvie, toute plaie sera purifiée. Et, dans le mirage de glaucome des indigènes malades de trop de lumière, il apparaissait et disparaissait au sein de tourbillons de sable qui pouvaient être une étreinte de Dieu aussi bien que le vent de l'hélicoptère aux armes des clefs de saint Pierre. On ne le voyait plus malgré son ubiquité apostolique parce qu'on le disait en visite, au même

moment, à la Vierge de Częstochowa, dans la grotte de Fatima et sur les précipices aériens de Tindari, dans une concurrence entre diverses Marie qu'il était le seul à pouvoir tenir ensemble, en un jeu d'équipe où tous les saints apportent leur aide. Et quand il avait décidé qu'il avait vaincu le diable, il retournait à Rome comme les empereurs, dans la gloire d'une nouvelle conquête et chaque fois avec un bagage de cadeaux vivants. Les monarques sauvages des latitudes qui n'existent que sur les cartes pontificales tracées du temps où la terre était encore plate lui offraient en présent des animaux représentatifs du caractère anthropologique de leur peuple. Alors il revenait au Vatican au milieu d'une procession de chameaux patients, d'éléphants laborieux, de girafes élégantes, de lions affamés, d'aigles prédateurs, et avec un petit singe bagarreur nommé Makakita, qui avait la liberté de fréquenter les salons pontificaux en terrorisant de ses cris sauvages chefs d'État et souverains en visite. Les autres animaux furent accueillis au sein des jardins privés dans la nostalgie du paradis terrestre, au temps où le lion paissait avec l'antilope, la placidité des plus féroces étant assurée par des cages commodes et des volières spacieuses.

Ce n'était pas lui, le pape qui avait fait naître nos illusions. Cette vision, dans un couloir, du pontife en fauteuil roulant qui se déplaçait selon la volonté d'autrui nous renforçait dans la certitude que la vie est mauvaise. Mais, les jours suivants, nous nous aperçûmes que le vieux cachait une schizophrénie

de saisons inversées. Alors qu'il semblait résigné aux brumes de la vieillesse, il lui venait des journées d'adolescence printanière. Il se décongelait de son appartement et abandonnait son fauteuil roulant au grand dam de son secrétaire particulier qui lui disait attention Votre Sainteté, et c'est debout sur ses jambes qu'il affrontait les montées et descentes du Vatican dans une turbulence de dentelles et d'organzas qui laissait sur place, souffle coupé, les dignitaires de compagnie. Ils étaient pris de frisson, où se sera-t-il caché? Et ils n'avaient pas encore fini de se donner une réponse que le saint arrivait par-derrière, les faisant tressaillir avec un «hop là!» de surprise. Il avait une météorologie si changeante qu'au passage suivant nous le découvrons de nouveau perdu dans la sénilité de son fauteuil roulant. Nous eûmes même le soupçon qu'il existait un sosie obéissant aux desseins de secrètes luttes épiscopales, à des projets clandestins de succession. Mais non, c'était toujours lui, le vieux paralytique soutenu à force de bras jusque sur son fauteuil de la salle des audiences où son poids avait creusé dans le cuir une molle empreinte. Un instant plus tard cependant il était debout, en train de poursuivre agilement le petit singe capricieux derrière les bureaux des huissiers embarrassés qui lui présentaient les registres des visites officielles, sautillant et s'exclamant dans un éclat de rire mais descends donc de là tu vas m'abîmer mes rideaux quand Makakita grimpa le long des tentures pour aller se percher en haut des fenêtres et se balançait avec impertinence en

montrant son derrière aux hôtes avec l'obscénité d'une provocation tandis que lui riait, parce que l'innocence n'a pas de vergogne. C'était lui encore le vieillard impotent nourri à coups de cuillerées de potage parce qu'il se mordait la langue. Et pour le forcer à ouvrir sa bouche sénile, il fallait, comme aux enfants récalcitrants, lui inventer des petits couplets affectueux, ouvre grand la porte du couvent pour faire entrer la novice, ferme la porte pour qu'elle ne sorte plus. C'était lui encore qui, à la fin du repas, tapait de la main sur la table dans sa colère pontificale parce qu'il avait perçu des saveurs très coûteuses de primeurs tellement odorantes qu'elles semblaient avoir été cueillies dans le jardin d'Éden, et il voulait savoir à qui était venue cette idée de cuisinier français, on n'est pas au restaurant ici, la ruine de l'Église ne passera pas par mon estomac. Alors il demandait les tickets des achats, le registre des denrées achetées, et combien on dépensait pour le repas du midi, combien pour celui du soir. Il s'indignait au relevé insoutenable du péché de gourmandise qui était en train de nous digérer tous. La serviette encore sous le menton, il traversait les corridors de la Renaissance avec la démarche d'un patron d'auberge, il ordonnait qu'on ouvre les fonds des buffets où étaient conservées les réserves alimentaires pour les jours de disette. Scrupuleux comme un boutiquier, il contrôlait le stock des produits, comptait un à un les paquets de sucre, les mesures de café, les goûters pour l'après-midi, et il se demandait à haute voix mais qui est-ce qui est en

train de s'en mettre plein les poches, qui commet ce péché mortel dans la maison de Dieu ? Il grondait d'indignation en découvrant sur les étagères des emballages refermés avec des colles ménagères qui révélaient la fraude manifeste. De sa main portant l'anneau du pêcheur, il ouvrait les paquets avec des gestes brusques de policier, certain de son intuition. Et en effet il les trouvait vides, voilà, ici, et il les faisait claquer avec la sévérité de la justice divine devant les visages rouges de honte et de peur des responsables des réserves, puis il s'attaquait à un autre paquet, tiens, ici, et un autre encore, et là où il posait la main selon le désir du Seigneur, il portait à la lumière le scandale des enrichissements individuels au détriment du Saint-Siège, des placards entiers remplis du vide de la fraude. Dans l'omniscience de la sainteté, il remontait jusqu'à la tromperie de l'association frauduleuse entre les industries alimentaires complaisantes et les frères anciennement ordonnés qui avaient découvert l'inexistence de Dieu. Ils cultivaient le désir de se dépouiller, mais seulement après avoir mis de côté ce qu'il leur faudrait pour une vieillesse athée et sereine. Lui, cependant, les fit se dévêtir séance tenante, là où il les avait surpris la main dans le sac, dans l'humidité des caves, devant nos propres yeux puisque nous étions tous accourus en suivant les traces du scandale et les signaux du tumulte. Il les désigna dans la honte d'une main devant et d'une main derrière, parce qu'il ordonna qu'on leur enlève jusqu'aux caleçons pour les rendre au monde

comme Dieu les avait accueillis, nus et coupables. Il les chassa comme il est écrit dans la Genèse, avec la sévérité mystérieuse de la justice céleste qui ne sait pas concilier le poids de la condamnation de tous avec la légèreté du péché individuel. Et suivant le même impénétrable projet, du doigt il nous désigna, un à un, nous précisément, ceux qui avaient perdu la foi et toute espérance, pour que nous prenions la place des fraudeurs, en un passage de consigne si rapide et si peu officiel qu'il nous aurait été impossible d'opposer la moindre résistance. La transmission fut ratifiée sans contrat sous les yeux de l'assistance et en présence de Dieu.

Dans l'élan de sa justice, il ordonna qu'on lui apporte les registres qui, en des écritures évangéliques, témoignaient de la vérité des comptes de l'Église. Avec un savoir de marchand, il contrôla lui-même, pointant au chapitre des entrées toutes les aumônes données à la quête, le moindre centime de florin, les petits sous des cierges allumés, les donations faites à la veille de la mort, les pensions des écoles catholiques, les rentrées des banques vaticanes, les profits des œuvres pies. Il compara les totaux avec les grâces accordées et la liste interminable des salaires de famine des employés de la curie, découvrant qu'on avait fait danser l'anse du panier, avec des profits imperceptibles en apparence mais croissant de manière exponentielle sur les pourcentages minutieux des transactions. Il porta à la lumière des stratagèmes de vases communicants où l'on faisait décanter des intérêts bancaires étrangers

aux tarifs normaux et hors même de la grâce de Dieu, des enrichissements illicites de maquignons et de prête-noms qui avaient présenté de fausses concessions foncières avec tampons authentiques et visas apposés par des complicités communales pour construire des églises et des couvents qui n'existaient que sur le papier. Des pactes lucifériens tellement efficaces qu'en pièces jointes il y avait les plans cadastraux et les projets architecturaux avec toutes les signatures requises. Il y avait les coûts des claveaux de tuf et des matériaux de construction, le prix des croix et des cloches, il y avait les biographies scrupuleuses de curés jamais nés appelés pour célébrer des messes jamais dites, des conversions de fidèles jamais convertis, des actes de donations jamais données. C'étaient des affaires si bien imaginées que, même nous, nous n'aurions pu les inventer. Elles bénéficiaient du souffle mystique de collusions au plus haut niveau dans la hiérarchie ecclésiastique, qui plongeaient leurs racines dans l'omerta de mafias transcendantes. Et le pape lui-même les jugeait impossibles à extirper parce qu'elles mettaient en cause d'innombrables groupes mafieux de saints du calendrier qui, du haut de leur béatitude, vendaient les indulgences, faisaient des profits sur la valeur des ex-voto pour grâces reçues et géraient d'affreux commerces de numéros du loto avec des pourcentages sur les gains. Il laissa le Ciel juger sa propre corruption, mais il mit fin à la simonie terrestre jusque-là où la volonté de Dieu lui apporta son soutien. Il intervint par des réglages

au milligramme près dans la balance de la diplomatie, par des promotions à de nouvelles fonctions des cardinaux infidèles, par des mises à la retraite d'archevêques : manœuvres minuscules et discrètes visant à ne laisser deviner à personne la blessure infligée au corps de l'Église, la tumeur mortelle qu'il enleva avec le bistouri tenu par la main incertaine de sa vieillesse. Nous, à peine promus, le soir nous fêtions cela à coups de parties de poker dans nos cellules, et le jour nous participions à la cicatrisation en lui présentant les registres corrigés aux lignes des dépenses, selon sa volonté, dans une apparence d'honnêteté retrouvée, avec la rigueur de la transparence administrative et dans une candeur de mathématique tellement élémentaire qu'elle n'aurait pu susciter la moindre perplexité, le moindre doute sur notre bonne foi. En réalité, derrière la certitude des chiffres, nous laissâmes inaltérée la substance cancéreuse des comptes en conseillant la plus grande prudence aux industries alimentaires et en augmentant notre pourcentage de corruption, parce que nous avons tout réduit au silence. Pour ne pas courir de risques, nous avons, dans les placards, garni la surface des étagères de probes bOCAUX destinés à masquer la récurrence du délit. Nous inaugurâmes notre nouvelle gestion avec des fraudes d'abigéat, car nous profitâmes de ce désir inédit de modération et de paupérité pour rendre plus pauvres et franciscains les régimes alimentaires du Vatican, dans la mortification du palais et la diminution des calories. Nous constatâmes que nous

faisions quelque chose qui lui agréait et nous généralisâmes le sacrifice des repas et des dîners, à la limite de l'expiation. Nous présentions aux cuisines des menus quotidiens à observer scrupuleusement, pauvres en viande et riches en pommes de terre, garnitures de misère et fruits pas même assez bons pour les cageots de rebut des marchands. Durant les jours du massacre pascal, nous gardions pour nous les meilleurs morceaux d'agneau, laissant au Vatican des bouts d'os et des têtes à sucer. Nous abolîmes le jeûne tiède du vendredi en le transformant en une féroce pénitence de règles inflexibles au pain et à l'eau. Personne n'osa jamais se plaindre, car chacun avait un mea-culpa ancien à réciter et des pénitences plus récentes à purger. Les cardinaux prirent un aspect plus approprié à la sévérité de leur mandat, les préfets et les secrétaires d'État se firent plus minces, les nonces apostoliques plus effilés, retrouvant une dignité théologique plus solidaire et proche des pauvres et des affamés. Mais la nuit, une fois estompés les pas du camerlingue Lazzaro Alicante après qu'il avait vérifié l'existence du pape en vie, nous percevions des bruits furtifs de pointes de pieds, des bruissements de soutanes hâtives, des grondements incontrôlables d'estomacs vides qui se perdaient en direction des cuisines. Nous les entendions qui s'en retournaient d'un pas résigné, tout penauds, car nous avions veillé nous-mêmes, avec des cadenas sur les placards et les frigos, à les tenir éloignés de toute tentation.

De son pontificat, il n'existait pas de témoignages écrits, car celui-ci avait été tellement tumultueux qu'on n'avait pas eu le temps d'en consigner les prodiges. À cette époque-là, on manquait du sentiment du futur et on ne sentait pas la nécessité d'informer les générations à venir parce que son œuvre se gravait directement sur la chair du monde. Durant les jours du séminaire, on nous racontait que, bien qu'il parlât une langue de frontière agrégée par le mortier du latin, il se faisait comprendre par gestes, distribuant Dieu avec la désinvolture des bonimenteurs de foire, dans un apostolat fébrile de porte-à-porte qui laissait sans souffle ceux qui le suivaient. Il se soumettait à des voyages à dos de mule pour atteindre incognito des provinces minières. C'étaient des déplacements par surprise, pour vérifier l'état de la foi et l'esprit du corps curial parce que l'on avait eu vent d'une désaffection généralisée à l'égard des saints qui avait à plusieurs reprises débouché sur un manque de respect.

Il arrivait à l'heure de la messe de l'après-midi, quand l'air était tellement immobile que même les statues des saints hoquetaient sur les autels. Il surgissait comme un incendie dans le silence morne de l'église, il ouvrait grand les battants de la porte, prenant par surprise le curé, traître pique-assiette qui s'éventait au pupitre avec l'Épître aux Corinthiens, il secouait ceux qui, endormis sur les prie-Dieu, profitaient de la fraîcheur de cloître et de l'humidité rance des sacristies. Au lieu de la messe, on célébrait des silences frais de repos. Écoutant ces récits, nous trouvions efficace sa méthode sans chichis, elle nous semblait inédite et productive parce qu'exempte de compromis de confessionnal : il ne suggérait pas le Christ mais l'imposait avec des gifles précises de charité chrétienne tandis que, récitant le Credo, il avançait au milieu des bancs, distribuait des tapes pesantes sur la nuque de ceux qui manquaient de mémoire et d'intérêt, ou s'assoupissaient dans l'attente de Dieu. Il les réveillait avec des hurlements qui résonnaient dans les nefs, il est arrivé celui que vous attendiez, dispensait-il à droite et à gauche, à qui l'avait reconnu et à qui rêvait encore de lui, parce que le Seigneur ne fait pas de distinction ; alors il se propulsait jusqu'à l'autel où le curé avait cessé de s'éventer, incapable de comprendre, dans le contre-jour aveuglant de la porte grande ouverte, qui donc dérange la très sainte quiétude des lieux sacrés ? Il restait dans le doute, avec le visage féroce de celui dont le repos a été troublé, jusqu'au moment où,

dans cette poignée de main énorme, il se sentait soulagé du poids de son office, transporté dans la sacristie et expédié tel quel à ratisser les pierres dans des jardins de couvents. À la place, le pape faisait appeler des troupes d'avant-garde, des jeunes choisis parmi les plus prometteurs des séminaires, ils devaient tout de suite arriver à la rescousse, il nous faut une fois encore asphalté le chemin ébouleux de la rédemption. Entre-temps, il interrogeait lui-même les fidèles incrédules qui n'avaient pas d'élans religieux, mais seulement des appétits brefs et concrets. Ils voyaient, comme en un mirage, le pape en patrouille qui fouinait dans leur misère en apparaissant sur le seuil, semblable à un ange de l'annonciation, qui ne manifestait aucun trouble en les surprenant dans l'intimité charnelle de leurs lits sous les yeux de tous parce qu'ils vivaient dans une unique pièce, qui se défaisait sans honte des habits de Pierre à cause de la chaleur, laissant voir son maillot de corps élimé par le labeur, ses bras musclés de mineur de soufre, ses bottes cloutées pour les grimpées. Il était si matériel qu'ils le sentaient proche, solidaire, parce que lui aussi trempait de gros morceaux de miche dans le fond des assiettes pleines de sauce grasse, se salissant jusqu'aux coudes avec la voracité silencieuse et vigilante de ceux qui surveillent leur gamelle dans l'idée fixe de ne pas laisser la moindre miette pour la faim d'autrui. Comme eux, il se signait à la fin des repas, remerciant le Seigneur pour la faveur de survivre un jour encore. Ils lui ouvraient leur cœur par

contiguïté dans la condition humaine, parce que moi aussi je suis un mineur de fond, je creuse des veines en voie d'extinction avec ce qui reste du souffle de Dieu. Alors ils lui confessaient leur attention désormais peu fervente envers les saints locaux qui n'avaient pas répondu à l'urgence infime de leurs prières. Combien de fois ils avaient allumé des cierges et porté sur leurs épaules le poids du saint patron en procession, combien de fois ils avaient cloué des ex-voto en guise de prière, des petits mais c'est tout ce qu'on peut se permettre, sur les vêtements en lapis-lazuli des statues dorées à la feuille, si somptueuses et impudentes par leur richesse gagnée sans sueur que le cœur nous saignait devant cette ostentation presque moqueuse. Ils avaient l'impression qu'on les provoquait, qu'on se fichait d'eux quand des concitoyens qu'ils n'avaient pas vus depuis des années arrivaient avec l'air insolent de ceux qui n'ont pas à dire merci et insultaient le saint en lui jetant à la face, pour grâce reçue, le défi d'un gant plein de dollars voltigeant en l'air. Ils avaient fait fortune ailleurs, dans des terres lointaines d'outre-océan, protectorat de saints jamais entendus qui n'attendaient pas la fatigue d'une prière pour remplir leur mandat mais avaient évolué dans la modernité des droits reconnus aux hommes du fait même qu'ils étaient au monde. Pas comme ces saints patrons lents et baroques endormis dans la paresse de leur sainteté, oublieux et inutiles, qui se satisfont des fêtes païennes et des pâtisseries dures comme des os de morts et qui

procurent désillusion et manque d'espérance ainsi que, par respect des traditions, des efforts surhumains pour les mâchoires. Sans faire de distinction entre les hommes et les saints, le pape ordonnait que, dans toutes les paroisses, l'on jette le discrédit sur ces saints indignes qui se laissaient bercer dans les délices du paradis, qu'ils soient mis au pilori, que leurs statues soient recouvertes de draps noirs afin que chacun connaisse la transversalité de la justice de Dieu qui ne regarde personne en face. Pendant ce temps, il s'en occupait, lui, les châtiant à la limite de la profanation et du blasphème, parce que devant tout le monde il prenait au collet leurs icônes terrestres, et les secouait pour les défaire de leur indifférence et de leur inattention, les dépouillait des ors et des argents immérités parce qu'ici on ne vit que des miettes de votre bombance céleste, les faisait chanter sous la menace d'être chassés du calendrier afin que ne leur soient plus reconnus ni mérites ni sacrifice du martyr, leur imposait des processions sans célébration où ils seraient ridiculisés et montrés du doigt par le village entier en signe de moquerie. C'est alors seulement que les fidèles eux-mêmes disaient ça suffit, effrayés qu'ils étaient par les intempérances papales, ne sachant plus qui était le plus haut en grade dans la hiérarchie du Ciel, et terrorisés à l'idée de vengeances posthumes qui s'en prendraient à leur descendance, parce que nous on n'a que cette vie mais les saints, eux, tout le temps de l'éternité. Alors ils priaient qu'on les réhabilite et faisaient pour cela parvenir

au Vatican de fausses nouvelles de grâce reçue, d'oraisons non entendues auparavant et finalement examinées par le Seigneur, votre sainte intervention nous change vraiment la vie mais maintenant on va enlever les draps noirs du discrédit et remettre en lumière les saints repentis. C'étaient des annonces d'hosanna au plus haut des cieux qui portaient au jour des détails inexistantes de miracles construits de toutes pièces pour lui faire plaisir. Ils racontaient les paralysies dénouées par l'abandon mystique du fauteuil roulant, dans une course à perdre haleine de remerciement jusqu'à l'église, parlaient de la vue des yeux retrouvée d'abord comme une transparence d'eau trouble, puis dans l'émerveillement de la découverte des visages jamais vus encore de papa et maman, enfin dans la stupeur douloureuse de ce moment où, en allant remercier le saint patron, je l'ai trouvé châtié, repentis sous une chape noire de mauvais augure. Alors, pour le convaincre, ils promettaient de respecter les horaires de la messe, d'assister aux offices en assurant à Votre Sainteté que jamais plus nous ne nous endormirons en attendant la rédemption.

C'étaient les temps héroïques de sa papauté, l'époque où il construisait sa sainteté en démentant celle des autres. Comme lorsque fut annoncé le miracle des larmes de sang d'une petite vierge en plâtre qui protégeait les carrefours de campagne, avec tous les fidèles accourus pour constater le prodige de la bonne Mère pleurant pour ses fils crucifiés dans le monde. Elle était si ingénue dans

le geste, si pauvre dans le matériau qu'on tenait ses pleurs pour véridiques, parce que la divinité s'incarne toujours dans l'humilité, souvent au milieu d'un tapage de foire qui confond sacré et profane, espérance de tous et gain de quelques-uns. On l'informait, Votre Sainteté ils viennent à genoux des villages voisins pour rendre hommage avec une foi si vive et mystique qu'ils ne sentent pas les douleurs de cette prosternation. Ce sont eux qui laissent un sillage de sang véritable sur la chaussée parce qu'ils en arrivent à blesser leurs genoux tuméfiés par les kilomètres, ils en arrivent à effleurer le manteau immaculé de la Vierge que leur sollicitude et leurs caresses réduisent peu à peu en poussière de plâtre. On a dû la protéger par des barrières et limiter les approches à un nombre restreint de personnes qui paient. Il se développe un commerce de porte-clefs avec des reproductions de petites madones dont, quand on les presse, les yeux s'humectent d'un liquide coloré contenu à l'intérieur. Les intermédiaires se multiplient pour se soumettre, moyennant quelques pièces, à la torture d'une queue interminable à la place des plus riches ; les témoins oculaires manchots fleurissent, qui disent avoir été les premiers à éponger le sang des yeux de la Madone, et récompensés séance tenante par une large concession de grâce puisque, avec la seule main que j'avais je lui ai essuyé l'œil et maintenant, regardez, l'autre aussi m'est revenue, regardez, regardez comme j'arrive à la remercier les mains jointes, et cela tout en improvisant une prière

pour les photographes accourus qui se gênaient les uns les autres dans une succession d'instantanés tous flous et indéchiffrables. Il y a une cohue de profiteurs et de menteurs qui escroquent les plus naïfs en leur faisant croire à la contagion du miracle et leur montrent des gouttes rouges de sang sec sur leurs vêtements qu'ils présentent comme de petites éclaboussures des saintes larmes. Afin de les toucher, les plus malheureux sont prêts à s'endetter parce qu'on n'a jamais entendu dire qu'on faisait crédit pour les larmes de la Vierge. Les forces de l'ordre sont intervenues afin de calmer les bagarres pour grâces non reçues malgré les gros débours. Les curés de la juridiction envoyaient au Vatican des S.O.S. télégraphiques demandant au Saint-Père comment devons-nous nous comporter alors que la situation devient ingérable. Ils ne la géraient plus, car l'opinion publique faisait pression afin de connaître le sentiment du pape dépassé par la transcendance de l'événement. Ils ne la géraient plus, car l'annonce du miracle avait rendu les fidèles rétifs aux visites expertes des prêtres et des cardinaux. Ceux-ci se présentaient au carrefour pour jeter de l'eau sur le feu de l'excitation populaire, comme si cette statue était à eux. Alors la foule les avait chassés, avec des bourrades et des coups interdits, parce que ça c'est un prodige qui appartient à tout le monde, il s'est manifesté sur une voie publique où passent les pauvres bougres et les nécessiteux, et non les nobles cliques des prélats qui préfèrent la commodité des autoroutes

et survolent en avion la douleur des hommes. Les plus exaltés trouvaient place sur les pages des journaux avec des témoignages de première main où les fidèles laissaient déborder leurs impulsions et leurs récriminations contre les privilèges du Saint-Siège tentaculaire qui, depuis Rome, s'approprie le caractère naturel des prodiges locaux par intérêt commercial. Depuis ses appartements, le pape ne laissait filtrer qu'un silence apparemment dû à l'embarras. Il avait envoyé des jésuites scientifiques et courageux prélever des échantillons de ce sang nonobstant l'interdiction du maire et des préfets qui ne voulaient pas titiller les nerfs à vif de la foule. Ceux-là s'y rendirent néanmoins, affrontant les mauvais traitements de la place malgré l'escorte des carabinieri, subissant les injures et les insultes, oui, parce que ce n'est pas humain de souiller la fragrance des présages et, comme les Pharisiens, de ne pas croire à la douleur éclatante de la Madone. Alors ils avaient réussi à prélever une seule larme qu'ils avaient soumise à l'observation de la Science, troisième force en présence et sans intérêt à l'affaire. Les biologistes avaient cherché Dieu au fond de leur microscope et interrogé le mystère des cellules et le dessein des molécules. À la fin, par une lettre confidentielle, ils admirent qu'il ne s'agissait pas de sang humain, ni même animal, il faudrait faire d'autres investigations. Mais le pape n'avait plus de temps à perdre. Il sentait que le fil entre la foi et les fidèles était sur le point de se rompre, il sentait qu'était en train

de se soulever le couvercle de la marmite païenne de l'idolâtrie où chacun chaque jour s'invente le Tout-Puissant selon sa fantaisie, dans la désagrégation du Credo constitué. Il n'attendit pas plus longtemps. Il sortit du Vatican accompagné seulement de son secrétaire en habit de chauffeur et il traversa le monde jusqu'au carrefour des miracles. Il y avait là la foule de la vénération, armée pour que personne n'ose plus de nouvelles profanations. Ils le virent tous débarquer de sa voiture aux armes de saint Pierre, ils le regardaient en silence, marchant du pas déjà incertain de sa première vieillesse. Il avançait dans la certitude du face-à-face avec la férocité primordiale de la superstition, il ne regarda personne mais tous s'écartèrent pour le laisser passer, reconnaissant en lui la puissance qui était aussi celle de la petite vierge de plâtre, cette même candeur des vêtements, le geste simple de la main pour réconforter, les yeux de statue fixés sur l'éternité d'un point que personne d'autre ne pouvait voir. Il posa l'index sur la goutte humide comme de la peinture fraîche et goûta ce sang frais avec sa langue, laissant les fidèles consternés dans l'interminable attente de cette dégustation. Il les poignarda avec la perfidie pontificale du communiqué de presse qui voyageait déjà à travers l'éther, il s'agit de larmes d'aquarelle de couleur rouge, instillées avec la parcimonie d'un compte-gouttes mensonger pour imiter les larmes. Le pape, blâmant le mauvais goût de la supercherie qui profite de la fragilité et de l'innocence du peuple, a invité

les fidèles du lieu au repentir durant la messe qu'il a lui-même célébrée dans l'église locale, tout en demandant aux forces de l'ordre de remettre à la justice les auteurs de la machination.